

Chapitre 1

La vie dans les taudis

Rose Elizabeth Fitzgerald n'est pas née le 22 juillet 1890, contrairement à ce qu'elle, sa famille et le reste du monde ont cru pendant plus d'un siècle. Elle est née le 21 juillet. Son lieu de naissance n'était pas une maison, comme les biographes l'ont affirmé, mais un modeste immeuble ouvrier, composé de six appartements. Le bâtiment, terrain compris, ne valant pas plus de 6 500 dollars. L'adresse, 4, Garden Court Street, évoquait pour beaucoup une rue calme et verdoyante dans une banlieue bourgeoise décente, mais c'était en fait une des artères les plus sales et les plus sordides d'Amérique du Nord, une des dernières enclaves irlandaises, peu à peu investies par les immigrés italiens.

Le père de Rose, John Francis, était le sixième employé dans la Troisième Division du Custom House Statistical Department, le quatrième de dix fils d'un immigré irlandais, ancien colporteur devenu fermier et propriétaire d'une épicerie. John Francis avait eu des débuts prometteurs ; il avait obtenu une bourse pour la très chic Boston Latin School. Mais il avait abandonné l'école de médecine d'Harvard en 1885, en deuxième année. La raison qu'il donna plus tard était qu'il ne pouvait se permettre de poursuivre. En effet, il devait assurer la subsistance de ses frères, qui, mentit-il, étaient tous plus jeunes que lui. Mais le testament de son père montre qu'il avait reçu environ 2 000 dollars, un neuvième de deux immeubles de rapport, aux 379-381 et 465-467 Hanover Street à Boston, et du terrain, au 4, Webster Place. Cette part vaudrait au moins 75 000 dollars actuels : ses frères reçurent tous le même montant et n'étaient donc pas à la charge financière de John Francis.

La raison de son abandon était son manque d'intérêt pour la poursuite d'une carrière médicale. Il avait envie de faire de

la politique. Petit, trapu, le teint coloré, c'était un athlète de quartier qui battait n'importe quel gosse à la course ; c'était une mitrailleuse qui ne s'arrêtait presque jamais de parler. On racontait que si on lui demandait l'heure, il vous décrivait en détail le fonctionnement de sa montre.

Son charme joyeux et souriant cachait une ambition obstinée ainsi qu'une énergie frénétique, une impatience truculente et un état de tension nerveuse extrême qui pouvait exploser en de brusques accès de colère.

L'unique excentricité qu'on lui connaissait était son refus de goûter au tabac, à l'alcool ou même au café, à une époque où tout jeune homme prometteur appréciait l'alcool et un bon cigare. Il se justifiait en affirmant qu'il était un véritable sportif.

La plupart des gens soit l'adoraient, soit le détestaient. Son assurance pouvait insupporter ou attirer ; son charme rayonnant pouvait enchanter ou dégoûter. Il était motivé par la colère, tenaillé par le fait qu'il lui était interdit de pénétrer les hautes sphères de Boston – le minuscule univers des *happy few* qui régentaient la métropole grise avec une élégance régaliennne et une anglophilie affichée, depuis leurs demeures de Beacon Hill, ou leurs retraites protégées de Back Bay. Abrisés derrière de lourds rideaux de velours, servis par leurs domestiques, les Cabot, les Lodge et les Saltonstall étaient des Yankees de souche, profondément anticatholiques, méprisant les Irlandais qui avaient envahi le North End bien avant la naissance de Rose, et en avaient fait des taudis. Pour la haute société, les Italiens qui avaient succédé aux Irlandais dans le quartier étaient encore pires. Ils considéraient les immigrés comme des infidèles, des renégats catholiques qui risquaient de détruire sous peu le tissu de la société bostonienne.

John Fitzgerald avait bu la haine des snobs de Beacon Hill et de Back Bay avec le lait de sa mère. Il avait été surnommé Honey Fitz car, enfant, il adorait les sucreries, et passait tout son temps à manger des bonbons, des tartines de confiture ou du sucre en poudre sur son pain. Pourtant, dès le début, sa carrière politique ne fut ni douce ni sucrée. Après son court séjour avorté à Harvard, il sentit que la politique était une voie vers l'argent et le pouvoir ; commençant tout en bas de l'échelle, il joua de tout son pouvoir de persuasion afin qu'on lui confie l'emploi ingrat

de rabatteur auprès du chef de la circonscription du North End, Matthew Keany.

Les rabatteurs poussaient les électeurs au vote, en promettant des emplois à ceux qui jouaient le jeu, et en mettant sur liste noire ceux qui s'y refusaient. Un homme qui refusait de se soumettre au charme de Fitzgerald et à son éloge racoleur de Keany pouvait se retrouver sans travail et contraint de quitter la ville. Le boulot du jeune dur à cuire irlandais était de remplir les salles de meeting de partisans de Keany qui acclamaient les fanfares et les participants. Il s'occupait par ailleurs des gêneurs en les gratifiant de coups de pied bien placés. Fitzgerald était l'homme de l'emploi. Il y avait peu de place pour l'introspection dans son esprit, peu de nuances, de mystère ou de culpabilité chez ce pit-bull aux crocs acérés.

La seule énigme qu'il pose est le choix matrimonial qu'il fit en épousant une jeune fille de ferme d'Acton, dans le Massachusetts, nommée Mary Josephine (Josie) Hannon.

Il y avait des douzaines de filles à marier plus jolies, plus intelligentes dans l'univers hétéroclite des entrepreneurs, gérants de saloons et entrepreneurs de pompes funèbres irlando-américains, qui étaient légion à Boston à cette époque. Excepté son apparence et sa silhouette, qui ne sortaient en aucune manière de l'ordinaire, Mary Hannon avait peu à offrir à un politicien en devenir. Fille d'un fermier du Massachusetts, plus à l'aise avec les poules et leurs œufs, les charrues et les vaches, qu'avec les nouvelles financières ou politiques, travaillant comme aide d'un modeste tailleur, elle n'avait rien de la sophistication nécessaire pour recevoir les invités de Fitzgerald, former un réseau de partisans dans les clubs de femmes, jouer aux cartes ou montrer tout autre talent social.

Est-ce parce que Josie s'est crue enceinte que le mariage fut envisagé très tôt, alors que tous deux n'étaient encore que de jeunes amoureux ? C'est peu probable, étant donné l'éducation catholique très stricte de Josie, la peur qu'avait Fitzgerald du scandale, et les mœurs de l'époque. Une interprétation plus probable est que, comme tant d'hommes vigoureux, virils et ambitieux, le rabatteur de vingt-six ans ne cherchait pas une femme qui pourrait se mesurer à lui, l'affronter ou le reprendre,

mais plutôt une auxiliaire de bonne volonté, une mère en bonne santé pour ses enfants, et une compagne casanière et sans exigences.

Il devait bientôt découvrir que la jeune femme cachait sous des dehors réservés et timides un caractère têtu, puritain et profondément religieux, à des années-lumière du sien. Sa vie était régie par les expédients, celle de son épouse par le devoir, l'honneur et la bienséance. Elle estimait qu'une épouse et mère devait être totalement désintéressée. Il croyait à la loi de la jungle et de la rue. Elle se pliait aux règles de l'évêque, du prêtre et du rosaire.

Ils se marièrent le 18 septembre 1889, à l'église Saint-Bernard, dans le vieux Concord (Massachusetts), non loin du lieu de naissance de Josie à Acton. Elle fut enceinte dans le mois qui suivit et Honey Fitz dut trouver un meilleur emploi dans le monde corrompu des douanes.

La décision de Josie de faire baptiser Rose deux jours après sa naissance est révélatrice de son fondamentalisme ; à cette époque, on croyait que si un enfant mourait avant d'avoir été baptisé, il serait condamné à brûler en enfer pour l'éternité.

À la naissance de Rose, un ancien général de la guerre de Sécession, Benjamin Harrison, était président ; le Sénat était dominé par ceux qui tenaient les affaires ; la Maison-Blanche était gangrenée par l'argent et le pouvoir. Le mythe selon lequel les années 1890 furent une époque d'innocence pour l'Amérique peut être facilement démenti. De la base politique jusqu'au sommet de la hiérarchie, Washington reflétait la corruption de toute une nation.

L'enfance de Rose dans l'appartement loué au 4, Garden Court Street fut marquée par le voisinage des Italiens. Durant les cinq années qui avaient précédé sa naissance, les habitants irlandais avaient commencé à déménager, et les Italiens, de la province d'Avellino au centre de l'Italie, s'étaient à leur tour installés. Le North End était un cloaque infâme, une prolongation des pires régions du pays qu'ils avaient quitté. Le statisticien de Boston William De Marco a décrit le quartier de naissance de Rose comme représentant les 50 hectares les plus surpeuplés et les plus crasseux d'Amérique du Nord. Garden Court Street ne faisait que 7 mètres de large ; son caniveau débordait d'excré-

ments ; les ordures volaient aux quatre vents ; des centaines de personnes se partageaient l'unique établissement de bains publics. Aller aux toilettes signifiait faire la queue devant une baraque dans la cour d'un immeuble. Le seul endroit pour vider un pot de chambre était l'évier de la cuisine.

Les ivrognes et les prostituées arpentaient les rues en même temps que des bandes de jeunes armés de poinçons. Chassés d'Italie par la maladie, la guerre et l'oppression militaire, les habitants avaient développé une amertume vis-à-vis de l'Église, à qui ils reprochaient de ne pas les avoir aidés à améliorer leur condition. Ils allaient rarement à la messe, n'étaient guère motivés pour apprendre à lire, écrire ou parler l'anglais, et affichaient leur profond mépris des forces de l'ordre.

Rose, dans son landau, vit des lieux historiques, comme la maison de Paul Revere, grouillant de malheureux livrés à eux-mêmes et sans abri : des joueurs d'orgue de Barbarie, accompagnés de singes domestiques jouant de leur instrument tout le long du jour pour quelques pièces ; des marchands des quatre-saisons et autres vendeurs haranguant le client depuis leur charrette ; la puanteur de l'urine mêlée au parfum capiteux des fruits mûrs, des fleurs et des légumes.

Elle était surtout consciente du bruit : des Italiens criant d'un immeuble à l'autre par-dessus les cordes à linge, des gosses jetant des pierres dans le caniveau ou jouant au ballon, des disputes résonnant à travers les murs des appartements ou des cages d'escalier étroites, des râles de plaisir ou d'agonie que personne ne pouvait dissimuler dans un environnement aussi public et exposé.

Plus tard dans sa vie, et malgré son goût pour les réceptions, les voyages et l'éducation de ses neuf enfants, très logiquement, elle chérit plus que tout la solitude.

Fitzgerald ne devait pas rester très longtemps aux Douanes ; il avait une idée précise du moyen de s'élever en politique. Il était entouré d'un électorat influençable et illettré. Le vote italien était une ressource inexploitée pour quiconque cherchait à se lancer. Tandis que les autres ignoraient ces immigrants, il en fit ses partisans. Il apprit le nom de chaque famille, se débrouilla pour

savoir quand un enfant était malade, trouvait du travail aux nouveaux arrivants, et apprit l'italien pour être capable de communiquer avec tout le monde. Il savait comment gérer les *padrones*, des agents qui obligeaient les Italiens à leur verser une commission s'ils leur trouvaient un emploi ; il apprit à apaiser la Main noire¹. Il promit des parcs et des bains publics. Il aidait les immigrés à aller s'approvisionner en charbon dans les décharges de Southampton Street infestées par les rats.

Quand Rose eut deux ans, Fitzgerald, un fervent démocrate, rejoignit le conseil communal en tant que représentant du Ward Six, qui, en dépit de son nom officiel, n'était rien d'autre qu'un club non autorisé de jeunes hommes ambitieux qui collectaient des fonds pour des infrastructures publiques afin de s'assurer un soutien pour leurs objectifs politiques. Il faisait des apparitions au coin des rues, parfois avec son épouse, Rose et sa petite sœur Agnes, clamant sa révolte face aux conditions de vie dans le quartier. Les Siciliens se prirent de passion pour lui : il était vivant et drôle, il chantait des chansons populaires, il était séduisant, athlétique et fier.

Contrairement à son épouse, sombre et réservée, accrochée à son catéchisme et à son rosaire, Fitzgerald fut très tôt l'idole de sa fille. Alors qu'elle faisait ses premières dents, Fitzgerald monta une affaire d'assurances au 10, Tremont Street, avec son frère Henry comme associé. Les assurances étaient un moyen de devenir influent. Le plus humble des immigrés voulait que sa famille soit prise en charge s'il était victime d'un accident du travail, du choléra ou de la malaria, qui faisaient chaque année des ravages dans tout le North End. Un courtier en assurances pouvait trouver le moyen de couvrir une famille à moindre frais ; il pouvait se hisser directement au sommet de la communauté. Les bars étaient souvent saccagés lors de bagarres : leurs propriétaires avaient besoin d'être assurés dans cette perspective. Les entrepreneurs étaient confrontés au risque que leurs hommes tombent d'une échelle ou soient ensevelis sous des briques quand des murs s'effondraient. Fitzgerald pouvait leur éviter d'être ruinés par des procès.

1. Mano Nera : première organisation criminelle italienne aux États-Unis. Fondée au début du XX^e siècle, elle forma tous les futurs chefs de la Cosa Nostra.